

Plusieurs fois nous avons entretenu nos lecteurs des manœuvres de certains individus, sur l'achat et la refonte de monnaies d'argent; nous avons même cité une circulaire assez énigmatique d'une maison de Paris, relative aux primes offertes aux vendeurs. Nous lisons dans la *Gazette des Tribunaux*, qu'une information vient d'être commencée contre les changeurs Montcaux, Kirsch et Allard, prévenus d'achats avec primes, de triage et de fontes de monnaies d'argent.

Une conférence doit avoir lieu, demain samedi, dans une des salles de l'*Hôtel de l'Europe*, à Lille, pour faire connaître les moyens les plus propres à remédier aux grandes pertes de chaleur qui ont lieu dans les établissements industriels. MM. les chefs et directeurs d'établissements sont invités à assister à cette réunion, qui aura lieu à huit heures au soir.

Il n'y aura qu'un seul tirage pour la loterie de Prémont. Ce tirage aura lieu le 31 décembre prochain.

Nous lisons dans les *Causeries lilloises* qui ont paru dans l'*Echo du Nord* et dont M. Henry Bruneel, le spirituel correspondant de l'*Illustration*, est l'auteur, que la société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts du département du Nord, a nommé une commission qui sera chargée d'organiser une grande exposition de peinture à Lille.

L'administration municipale de Lille, ajoute M. Bruneel, souhaite aussi vivement que personne pouvoir organiser l'Exposition dont il s'agit, et, à moins d'un obstacle matériel absolument insurmontable, ce projet se réalisera en 1858.

Depuis vingt-trois ans, il n'y a pas eu d'exposition de peinture à Lille; les amis des arts feront des vœux pour le succès de cette entreprise.

La prochaine session des assises scientifiques du Nord de la France s'ouvrira à Arras, le 2 décembre. Conformément au règlement de l'Institut des provinces, cette session ne pourra durer que deux jours; deux commissions distinctes, l'une pour les sciences mathématiques et agricoles, l'autre pour l'histoire et l'archéologie, se réuniront dans la matinée. La séance générale est fixée à trois heures et sera présidée par Monseigneur Parisis. Les discussions sont publiques.

À cette occasion, M. le vicomte d'Héricourt, président de ces assises, vient d'adresser aux savants des anciennes provinces de Flandre, du Hainaut et de l'Artois, un appel chaleureux et éloquent. Déjà plusieurs adhésions prouvent l'intérêt qui s'attache à cette réunion, dont les travaux ne peuvent qu'être d'une grande utilité, pour éclairer les importantes questions signalées au programme.

Voici une nouvelle que nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs, qui seront ainsi mis en demeure d'apprécier les avantages d'un système dont l'application semble prochaine, pour les départements du Nord et du Pas-de-Calais. La ville de Versailles est maintenant mise directement en communication avec la capitale par un troisième chemin de fer. C'est le chemin de fer américain à voitures de cinquante à soixante personnes, traînées sur des rails posés sur l'ancienne route depuis la place de la Concorde à Paris jusqu'à la place d'Armes ou du Château à Versailles. Il y aura d'abord six

départs et six retours. Dans peu de temps, il y aura seize départs et seize retours. Au mois de mai, il y aura probablement trente-deux départs et trente-deux retours. Les prix sont, pour la semaine, de 1 franc aux premières places et de 75 c. aux deuxième, et le trajet du centre de Paris au château même de Versailles, est plus rapide que par la combinaison des chemins de fer à vapeur, des omnibus qui les relient avec le centre des deux villes.

Nous savons que M. Loubat poursuit avec un zèle louable les études qui nous concernent: nous espérons bien que, grâce au concours des populations, ainsi que des autorités et des corps constitués qui les représentent, il obtiendra promptement la concession qu'il va solliciter et qu'il nous mettra aussitôt en jouissance d'un réseau de communications, destiné à doubler la richesse de nos contrées.

Depuis lundi, le jury d'expropriation pour l'arrondissement de Lille se réunit chaque jour à la chambre civile, sous la direction de M. Loy juge, pour statuer sur les offres que les adjudicataires de l'exécution du canal navigable partant de Seclin, passant par Houplin pour se souder à la Deule au bac de Wavrin, ont faites aux propriétaires des terrains dont l'expropriation a été dernièrement déclarée d'utilité publique pour le percement dudit canal. 75 propriétaires ont émis des prétentions supérieures aux offres des adjudicataires. L'examen de ces affaires nécessite de nombreux renseignements, et demandera au moins 20 à 25 séances. Le jury, depuis trois jours qu'il se réunit le matin et l'après midi, n'a encore statué que sur 8 de ces différents.

L'établissement du canal de Seclin aura pour premier objet de donner une grande importance commerciale et industrielle à ce centre de population; il livrera en outre à l'agriculture une grande partie de terres labourables nouvelles, en amenant le dessèchement des marais d'Houplin et d'Ancoisne, immenses flaques d'eau stagnante qui se déverseront dans le canal nouveau en quittant les terres qu'elles couvrent.

Une difficulté, paraît-il, se présentait dans l'existence d'un petit cours d'eau, la *Navielle*, qui reçoit aujourd'hui les résidus de presque toutes les sucreries ou distilleries de Seclin et des communes environnantes.

Ces eaux infectes devaient forcément se déverser dans le canal nouveau et y séjourner. On a vaincu la difficulté par l'établissement d'un aqueduc à syphon qui fera passer les eaux de la Navielle en-dessous du canal, par un tunnel inférieur, et les conduira dans la Deule, qui les emportera dans tout son parcours.

Seclin va donc se trouver traversé par le chemin de fer du Nord et relié à la Deule par un canal; c'est plus qu'il n'en faut pour devenir en peu de temps une grande cité industrielle et commerciale. Il devra cela aux efforts persistants de quelques-uns de ses habitants les plus influents, aidés de propriétaires voisins, qui, tous, voyaient surtout comme but le bien-être d'une population qui tend à s'élever par tous les moyens dérivant de l'agriculture et de l'exploitation du sol, cette mine inépuisable qui ne trompe pas, et donne toujours à celui qui lui demande avec intelligence.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

#### CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 12 novembre 1857.

Qu'est-ce que Paris aujourd'hui? Un café immense.

(1) Reproduction interdite.

On rencontre bien encore des gens qui sont censés habiter des maisons appropriées tant bien que mal — plutôt mal que bien — au logement de l'espèce humaine; mais le temps n'est pas éloigné où ces rares immeubles feront place à leur tour à des estaminets, cafés, divans ou brasseries.

Dans vingt ans, peut-être, Paris tout entier se sera résigné à vivre sur des banquettes de velours grenat et à coucher sur des billards.

Ceci ressemble à un paradoxe, et cependant Paris, qui renfermait tout au plus cinq cents cafés il y a dix ans, en compte aujourd'hui plus de douze cents, chaque jour voit s'en lever de nouveaux, et dans certains quartiers, ils sont littéralement les uns sur les autres.

De tous ces établissements consacrés au culte de la chope et de la demi-tasse, il en est un qui a pu se baptiser le *plus grand café du monde*, sans tomber dans l'emphase et le mensonge; c'est le grand café parisien, une merveille conçue et réalisée par un célèbre architecte: Charles Duval.

L'ensemble de la construction occupe plus de 2,000 mètres superficiels. Il y a deux entrées, l'une sur la rue de Bondy, à deux pas du Château-d'Eau, l'autre sur la rue du Château-d'Eau. C'est de ce dernier côté que se développent la façade principale de l'édifice et un escalier monumental conduisant aux salons qui se trouvent de niveau avec la rue de Bondy et le boulevard; l'architecte avait à peu près la ses coudées franches et il a fait de l'entrée du café une véritable entrée de palais.

Mais sur le boulevard, on ne lui donnait pour façade qu'une porte-cochère, et pour entrée qu'un couloir oblong. Il a tiré de tout le plus merveilleux parti. La porte d'entrée — d'un style tout-à-fait original et nouveau — est ornée de deux cariatides peintes que surmontent deux chapiteaux dorés; d'un côté, c'est l'*Industrie*, de l'autre, le *Commerce*. Au dessus, un attique. A droite et à gauche, un groupe d'enfants. Dans le milieu de la frise, les armes de la ville de Paris soutenues par deux génies.

D'un couloir obscur, M. Duval a fait une galerie étincelante. De chaque côté dix-huit glaces se renvoient le miroitement des lumières, les grimaces des mascarons, l'éclat mat des tables de marbre blanc, les tons irisés du velours des divans.

Du plafond en glaces peintes se déchargent des gargonilles qui supportent de beaux lustres en cuivre jaune uni, dans le goût hollandais.

Cette galerie aboutit à un premier salon carré au milieu duquel une colonne ornée supporte une mappe-monde portant quatre cadrans. Le plafond est à pans coupés, à treillis entremêlés de fleurs, au milieu desquels voltigent tous les oiseaux du paradis. De magnifiques glaces à bordures gravées, des fenêtres à vitraux de couleur, une frise où des bas-reliefs alternent avec des statuettes de génies jouant de tous les instruments, des mascarons grimaçants reliés entre eux par des feuillages d'or, des arcades ouvrant sur le grand salon, complètent un ensemble des plus curieux, des plus riches.

Le grand salon est un parallélogramme immense où les billes de vingt-quatre billards sans cesse occupés s'entrechoquent nuit et jour. Les joueurs sont séparés du public par une grille à hauteur d'appui, et éclairés par huit lustres gigantesques d'où se détachent des suspensions de lampes. La hauteur du plafond, d'où le feu semble descendre, la perspective lumineuse, le bruit des conversations, le choc des verres, tout cela réuni confond l'imagination. Sur un double écusson les 86 départements français font resplendir leurs armoiries; au milieu, la ville de Paris trône avec ses armes et ses attributs.

Un comptoir monumental en chêne brun sculpté occupe un des grands côtés du parallélogramme, ayant pour vis-à-vis une horloge — prix 80,000 fr. — qui indique tout ce qu'il est possible d'indiquer. Le comptoir est garni de figures de femmes de grandeur naturelle représentant Paris, Lyon, Lille et Strasbourg. Elles sont assises sur des banquettes qui fournissent chacune la bière de leur pays.

Enfin le café se termine par une pièce triangulaire dans le fond de laquelle une coupole, avec un Mercure peint sur verre, projette sur tout ce qui l'entoure un jour doux et fin. Là se réunissent les causeurs paisibles et les joueurs d'échecs. Une large vasque en fonte nous montre un second Mercure, cette fois doré, et s'agitant au milieu des flammes et de l'eau.

Tel est le grand café parisien.

Le Théâtre-Lyrique vient de donner une nouvelle édition de la *Reine Topaze*, qui était déjà une nouvelle édition de la *Fanchonnette*. Cela s'appelle *Margot*, est assez insignifiant comme pièce et comme musique, et ne pourra se soutenir qu'avec le merveilleux talent de M<sup>me</sup> Miolan. Je trouve toutefois que cette artiste d'élite commence à se fatiguer, et dans notre intérêt à tous je désirerais vivement qu'au lieu de cette musique de casse-cou qu'on lui fait chanter, elle exigeât de ses compositeurs, de la simplicité, du sentiment, de la tendresse, toutes choses que M<sup>me</sup> Miolan excelle à rendre, et qui au moins lui permettraient de ménager sa voix.

Voici une histoire racontée par l'aimable et spirituel chroniqueur de la *Patrie*. Est-elle vraie ou inventée à plaisir? Je ne sais, mais dans tous les cas elle m'a paru assez originale pour vous être transmise:

Règle générale: les Hongrois sont fort beaux. Exception: il y a des Hongrois fort laids; je n'en veux pour témoin que le baron X..., qui vient d'arriver à Paris. Il est petit, contrefait, grêlé, couperosé, affreux à voir. Vulcain avait épousé Vénus; le baron nous amène sa jeune femme, qui est délicate, blonde, vaporeuse, belle à miracle.

L'autre soir, ces nobles étrangers se trouvaient à la représentation du *Mariage aux Lanternes*, au petit théâtre des Bouffes-Parisiens. Derrière eux se placèrent deux jeunes gens très-bien mis et très-impertinents. L'un d'eux ne tarda pas à remarquer la laideur du mari et la beauté de la femme. Il chaussa son binocle, fixa ses regards sur le couple hongrois, et affectant de parler très-haut à l'oreille de son ami, s'efforça d'attirer l'attention de la belle étrangère.

— J'assiste, disait-il en ricanant, j'assiste à un étrange spectacle. Je vois à la fois le ciel et l'enfer... un ange à côté d'un démon...

Il continua longtemps ses plates railleries; personne ne parut les entendre. Mais, lorsque la toile s'abaissa pour un entr'acte, le Hongrois se retournant avec dignité, dit à voix basse:

— Monsieur, vous venez de m'insulter grossièrement; je compte avoir l'honneur de vous revoir.

Il tira sa carte et la présenta à M. C...., qui lui remit la sienne, et tout retour dans la silence. C'est à peine si les voisins immédiats s'aperçurent de ce qui se passait entre les deux adversaires.

En sortant du théâtre, M. C.... rencontra un de ses amis:

— Veux-tu me servir de témoin?

— Tu te bats?

— Oui, demain.

— Avec qui?

— Avec le diable ou quelqu'un des siens.

Enchanté de sa plaisanterie, M. C.... alla se

raient alternativement l'hymne national russe et l'hymne national suédois.

L'inquiétude de Catherine, qui cherchait en vain des yeux le maître des cérémonies sans pouvoir le découvrir, allait croissant, bien qu'elle comprit que le métropolitain ne dirait rien de choquant.

Gustave, Alexandra et son frère furent saisis d'un douloureux pressentiment.

Cela s'accomplit en bien moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour le rapporter de manière à donner à l'incident son caractère véritable.

Que se préparait-il? On l'ignorait; mais la curiosité était excitée, et l'on attendait impatientement le mot de l'énigme.

La personne cachée dans l'embrasement de la fenêtre observait attentivement ce qui se passait dans la salle. Elle vit le métropolitain s'avancer; elle remarqua l'inquiétude de l'impératrice et la surprise muette des jeunes princes; la satisfaction qui brillait sur le visage des favoris et le fin sourire qui effleurait les lèvres minces de Markoff ne lui échappèrent pas non plus; elle laissa retomber le rideau: elle en avait vu assez.

En ce moment, le métropolitain s'arrêtait devant la famille impériale; mais, comme il ouvrait la bouche pour parler, un mouchoir blanc s'agita à la fenêtre, et, à ce signal, la musique exécuta avec un bruit étourdissant les premiers accords de l'hymne national russe. Troublé, il promena autour de lui des regards stupéfaits et perdit le fil de ses idées.

L'impératrice, au contraire, reprit toute sa contenance. Heureuse du secours qu'elle recevait à l'improviste, elle se tourna avec un mouvement de joie vers la fenêtre, où l'ombre se

dessinait encore sur le rideau; et puis elle fit signe qu'on allait passer dans une autre partie du palais, où une nouvelle surprise attendait Gustave.

La cour suivit la czarine, tandis que la musique continuait.

Suboff, Orloff, Markoff et Reuterholm restèrent seuls dans ce salon.

« Je n'aurais pas cru le métropolitain si stupide, dit Suboff. Pourquoi se taire? Il savait bien que je tenais absolument à ce qu'il prononçât un discours.

— Cet incident est de peu d'importance, fit observer Markoff. Il n'est pas nécessaire que notre plan réussisse jusque dans ses moindres détails; il suffit que nous arrivions au but, et, d'après le portrait que le baron Reuterholm nous a tracé du caractère du roi, je suis convaincu que nous sommes sur la bonne voie; qu'en pensez-vous, monsieur le baron?

— Je suis de votre avis, répliqua Reuterholm; mais je crois que la prudence exige que nous usions de ménagements.

— C'est juste, monsieur le baron, répliqua Orloff; très-juste, à votre point de vue. Toutefois, si le métropolitain avait eu occasion de parler, la nouvelle de son intervention aurait produit une grande sensation parmi le peuple. Mais ce qui est fait est fait. Nous avons ajouté une petite surprise à celle que l'impératrice a préparée au roi de Suède sur la Néva; elle nous dédommagera complètement de...

— A propos, le maître des cérémonies était sorti par mon ordre, interrompit Suboff; qui donc a eu l'audace de donner ce signal de la fenêtre?

— L'observation de Votre Altesse est fort juste, répondit Markoff. Au surplus, cet homme

est encore là... voyez cette ombre.

Résolu à faire tomber tout le poids de sa colère sur le téméraire qui lui avait joué ce tour audacieux, Suboff se dirigea vers la fenêtre et tira le rideau.

Qu'on se figure sa surprise et son embarras lorsqu'Armfelt parut à ses yeux.

Sans échanger une parole avec Suboff, le baron alla droit à Reuterholm. Ces deux ennemis ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années et, malgré le succès de toutes ses intrigues contre Armfelt, le ministre suédois, nature vindicative et dissimulée, se sentit mal à l'aise à l'aspect inattendu d'un adversaire qui venait à lui d'un air si hardi, si ouvert et si aisé.

« Monsieur le baron, dit Armfelt, vous suivez une mauvaise voie... cela ne m'étonne pas... je vous avertis cependant... prenez bien garde... et n'oubliez pas que la régence touche à son terme. »

A ces mots, Armfelt lui tourna le dos et quitta le palais.

La cour s'était réunie dans les appartements qui donnent sur la Néva.

Dès que la famille impériale parut au balcon, elle fut saluée des joyeux vivats de la foule immense qui se pressait sur les quais.

Au milieu du fleuve flottait un énorme radeau, d'où de nombreuses fusées lançaient vers le ciel des milliers d'éclairs, spectacle des plus imposants, qui produisit la plus grande impression.

Gustave-Adolphe s'approcha d'Alexandra sans que personne parût le remarquer, à l'exception de l'impératrice, à qui rien n'échappait.

Des feux étincelants de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'allumaient et s'éteignaient tour à tour.

Suboff, Markoff, Orloff et Reuterholm avaient rejoint la cour et partageaient l'admiration générale.

« Il reste encore le bouquet, dit mademoiselle Protasoff.

— Que représentera-t-il? lui demanda-t-on de divers côtés.

— Le chiffre de l'impératrice, répondit-elle.

— Et celui du roi de Suède et de la princesse Alexandra, ajouta la comtesse Branitzka.

Sans que ce fût une chose calculée, ces paroles arrivèrent aux oreilles de Gustave et d'Alexandra, qui échangèrent un regard affectueux à l'idée que leurs chiffres allaient paraître ensemble.

« Je suis bien curieuse, dit mademoiselle Protasoff; je meurs de curiosité de savoir... »

— Quoi?

— Lequel des chiffres s'allumera le premier.

— Ce n'est, en vérité, pas facile à prédire, car cela dépend de la répartition plus ou moins égale de la poudre dans les conduits.

— Cependant je gage que le chiffre de l'impératrice s'enflammera le premier, répliqua mademoiselle Protasoff. Quelqu'un tient-il le pari?

— Je n'oserais point engager de pari sur le nom de l'impératrice, dit la comtesse, mais bien sur ceux de Gustave-Adolphe et de la princesse.

— Comme il te plaira... je gage...

— Je gage que le chiffre de la princesse brillera avant celui du roi.

— Je voulais en faire autant, mais alors je gage le contraire.

— Que paries-tu?

— Cent troubles.

— C'est trop peu.